

OUAF!

Mon chien, ma bataille

La vétérinaire Hélène Gateau assume, dans un livre, son choix de femme célibataire, sans enfant, vivant une relation forte avec son border terrier

Propos recueillis par Catherine Rollot



Hélène Gateau, avec son border terrier Colonel, à Paris, en 2023. ASTRID DI CROLLALANZA/ALBIN MICHEL

« UNE FEMME SANS ENFANT EST DÉJÀ MISE DANS UNE CASE. SI, EN PLUS, ELLE AFFIRME PRÉFÉRER AVOIR UN CHIEN, C'EST LA DOUBLE PEINE »

A la différence d'un enfant, on choisit la race de son chien, son âge, ses caractéristiques physiques. Le chien fidèle ne quitte pas son maître, jusqu'à sa mort...

En optant pour un chien, j'ai pu cocher toutes les petites cases qui me semblaient indispensables pour coller à la projection que je me faisais de mon futur compagnon. A commencer par le sexe. Je voulais un mâle. Inconsciemment, je pense que je cherchais une forme de présence masculine dans ma vie. Créer un duo équilibré. J'avais aussi une idée très précise de la race que je voulais : un border terrier, pour son côté rustique, malicieux. Il y a toujours une forme d'extension de soi dans le choix d'un animal. Mon besoin de contrôle, ma peur des aléas de la vie, mon individualisme expliquent sans doute ma décision d'avoir un animal plutôt qu'un enfant. C'est moins risqué, en quelque sorte.

Vous avez adopté Colonel quelques mois avant la séparation d'avec votre compagnon. Vous expliquez que ce n'est pas un hasard...

Lorsque je me suis décidée à prendre Colonel, en mars 2019, mon couple battait déjà de l'aile. Nous nous sommes séparés en mai 2020. Je savais à ce moment que notre histoire était foutue. Je savais aussi que j'avais besoin de retrouver un socle avant que tout n'explode. Une certitude de loyauté et d'amour qui allait s'incarner dans un chien. La présence de Colonel m'a aidée à surmonter l'épreuve de la séparation, la transition entre dix ans de vie de couple et une vie de célibataire. Le chien vient combler une solitude, mais, dans mon cas, ce n'est pas du tout un substitut à un amoureux. C'est extrêmement gratifiant d'avoir un animal qui a pour vous un amour éternel et irréversible, mais cela n'empêche pas de pouvoir aimer et être aimé par quelqu'un d'autre.

Votre chien s'appelle Colonel. Pourquoi, et qui commande à la maison ?

Je cherchais un nom original, un coup de cœur, et j'ai opté pour Colonel. Rétrospectivement, je me dis que ce nom correspond vraiment à son caractère, mais il illustre aussi le besoin que j'avais de mettre de l'ordre dans ma vie à ce moment-là ! Tout gradé qu'il soit, c'est, bien sûr, moi qui commande à la maison, même si je ne lui impose pas mon rythme de vie en permanence. Un chien doit avoir son indépendance, ses plages d'activité et de liberté. Surprotéger un chien est aussi préjudiciable que de surprotéger un enfant ! Un autre point commun.

Vous insistez sur le fait que l'importance que vous donnez à Colonel ne le rend pas pour autant humain. Les « pet parents », ces propriétaires d'animaux domestiques qui se considèrent comme des parents, peuvent-ils aller trop loin ?

Aimer un chien n'est pas dérangeant. En revanche, oublier que c'en est un est problématique. Le considérer comme un enfant peut malheureusement très vite conduire à des dérives dont l'animal est la première victime. A trop aimer, on peut mal aimer. Le chien est une espèce très différente de la nôtre. L'erreur la plus commune chez les *pet parents* est d'oublier que le chien est une espèce sociale à qui la seule présence humaine ne peut pas suffire. Ils ont besoin d'interagir avec des congénères. Or, 80 % d'entre eux n'ont pas la possibilité de faire des rencontres canines librement, soit parce qu'ils sont tenus en laisse, soit parce qu'ils ne sortent jamais, sous prétexte d'avoir un grand espace extérieur chez leurs maîtres.

Etre un bon *pet parent*, c'est aussi éviter de tomber dans les déviances de l'humanisation. Les chiens sont des êtres macrosmiques, c'est-à-dire qu'ils ont l'odorat développé et vivent dans un monde d'odeur. Ils ne doivent pas être trop pomponnés, trop toilettés, trop tenus dans les bras, ils doivent sentir le chien, pouvoir se rouler dans la boue. Un chien a besoin d'avoir une vie de chien !

Avant lui, vous avez eu un autre chien, Roots. Votre attachement était-il le même ?

Non, il était différent. J'étais plus jeune, je n'avais sans doute pas le même besoin de mater. Colonel est arrivé dans ma vie à mes 37 ans, un âge où l'on se pose plus de questions sur la procréation. Aujourd'hui, je suis célibataire, je lui accorde une importance plus grande, car il est à la fois un substitut d'enfant, un compagnon, un partenaire.

Vétérinaire de formation, chroniqueuse sur RTL et autrice, Hélène Gateau raconte sa relation quasi filiale avec Colonel, un border terrier de 4 ans et demi, dans le livre *Pourquoi j'ai choisi d'avoir un chien (et pas un enfant)* (Albin Michel, 176 pages, 17,90 euros), paru le 13 septembre. Célibataire, sans enfant, elle expose sans fard le lien de parentalité tissé avec son animal et assume de lui avoir donné « la place de l'enfant qu'elle a décidé de ne pas avoir ».

Vous revendiquez le choix d'avoir un chien et pas un enfant. Pourquoi avoir eu besoin de vous justifier ?

Mon entourage m'a beaucoup interrogée sur le rapport que j'entretenais avec mon chien, sur le fait que je vivais à travers lui une pseudo-maternité ou une simulation de la parentalité. Certains s'appuient même parfois sur ma relation avec Colonel pour me persuader que je serais une mère parfaite. J'ai déjà entendu : « Tu es si impliquée avec ton chien que cela manifeste forcément une fibre maternelle chez toi. » Ces réflexions m'ont poussée à réfléchir à l'amour que j'ai pour Colonel, et sur mes réelles motivations d'avoir adopté un chien plutôt que d'avoir un enfant. Mon choix de vie reste marginal, mais je suis convaincue que c'est une tendance naissante et grandissante, même si elle est encore rarement revendiquée comme telle.

Est-il encore mal vu d'être une quadragénaire, célibataire, sans enfant, mais avec un animal domestique ?

L'image de la « mémère à chien », celle d'une femme célibataire entourée de toutous, n'a pas totalement disparu. Oser dire que l'on donne une place de roi à son compagnon à quatre pattes, quand on vit seule, reste mal perçu. Une femme sans enfant est déjà mise dans une case ; si, en plus, elle affirme préférer avoir un chien car c'est moins de contraintes, c'est la double peine. On la soupçonne d'être misanthrope, on l'accuse d'égoïsme, de souffrir du syndrome Bambi, qui consiste à s'attendrir sur tout être qui n'est pas humain... J'ai voulu montrer que l'on peut avoir une vie sociale et affective riche, être bien dans sa peau, et en même temps être totalement comblée par la présence d'un chien.

Vous dites vivre avec votre chien une sorte de parentalité. Qu'entendez-vous par là ?

Je fais évidemment la différence entre l'espèce humaine et l'espèce canine. Un chien n'est pas un enfant. Mais, aujourd'hui, avoir un animal dans sa vie est une des multiples façons d'expérimenter la parentalité. On peut faire famille avec un chien, le lien d'attachement avec lui est très proche de celui qui se crée avec un bébé. S'en occuper, le nourrir, le protéger, le câliner, l'élever est un exutoire à notre besoin de prendre soin d'un être vivant, à notre comportement nourricier. Dans notre ADN est inscrite cette faculté à l'aloparentalité, le fait de pouvoir endosser le rôle de parent pour un enfant qui n'est pas le nôtre. Pourquoi on ne pourrait pas l'exprimer vers une autre espèce ? En tant que *dog mom* (« maman d'un chien »), je me considère comme le fruit d'une évolution et non pas comme une aberration !